



**Genesis**

Manuscrits – Recherche – Invention

**36 | 2013**

**Proust, 1913**

---

## Gomorrhe 1913-1915

Survivance de l'affaire Dreyfus dans le Cahier 54

Yuji Murakami

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1147>

DOI : [10.4000/genesis.1147](https://doi.org/10.4000/genesis.1147)

ISSN : 2268-1590

### Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2013

Pagination : 79-89

ISBN : 978-2-84050-893-9

ISSN : 1167-5101

### Référence électronique

Yuji Murakami, « Gomorrhe 1913-1915 », *Genesis* [En ligne], 36 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1147> ; DOI : [10.4000/genesis.1147](https://doi.org/10.4000/genesis.1147)

---

Tous droits réservés

## Gomorrhe 1913-1915

### Survivance de l'affaire Dreyfus dans le Cahier 54

Yuji Murakami

On sait que Proust était passionnément dreyfusard et qu'il a largement incorporé, entre 1897 et 1899, l'Affaire en cours dans son roman inachevé *Jean Santeuil*. Le jeune écrivain n'avait pourtant pas trouvé un point de vue cohérent pour affronter le sujet de l'antisémitisme. Il n'en est pas de même dans *À la recherche du temps perdu*, où la voix des antirévissionnistes est représentée à travers divers personnages fictifs. Or, à côté d'une telle écriture explicite et polyphonique, bien connue des chercheurs, Proust semble avoir inventé une autre manière d'aborder le discours antisémite et sa propre identité juive. Métaphorique et allégorique, cette autre écriture de l'affaire Dreyfus, qui commence à émerger vers 1899, culmine avec la description de Gomorrhe dans le cycle d'Albertine. À travers une relecture du Cahier 54, édité en 2008 par Francine Goujon, Nathalie Mauriac Dyer et Chizu Nakano, nous nous proposons de mettre en évidence cet aspect obscur de l'écriture historiographique proustienne, à savoir la transposition critique du discours antidreyfusard et antisémite vers les premières années de la Première Guerre mondiale.

#### L'affaire Dreyfus dans le Cahier 54

L'« enquête » du narrateur sur les « trahisons » d'Albertine, présente ou disparue, est contrainte à une oscillation incessante entre « l'idée de la culpabilité » et « l'idée de l'innocence ». Bien que Proust n'établisse jamais dans le texte de la *Recherche* un parallèle explicite entre Gomorrhe et l'affaire Dreyfus, la mémoire de celle-ci paraît fortement présente dans une série de comparaisons judiciaires et policières, tels les « aveux »

d'Albertine, les interrogatoires des témoins, les « révélations » d'un agent secret du narrateur. L'unique référence explicite à l'Affaire dans le Cahier 54 nous permet d'avancer l'hypothèse d'une transposition quasi méthodique de l'antidreyfusisme dans la description de Gomorrhe :

Après que *tant de preuves si fortes, si précises, si nouvelles* (la doucheuse, la blanchisseuse) m'avaient laissé incrédule, c'est à ces petits soupçons anciens et qui m'avaient paru alors si peu probants que je n'en étais pas resté inquiet, que je revenais, *comme les adversaires de Dreyfus après tant de preuves, revenaient au vieux Bordereau* [...]. Et ces *preuves anciennes d'une culpabilité possible d'Albertine* me faisaient d'autant plus de mal qu'il y avait longtemps que je n'avais pensée à elles, et qu'elles avaient repris une sorte de nouveauté, comme les modes anciennes qu'on reprend<sup>1</sup> (voir fig. 1).

La comparaison de l'affaire Dreyfus est absente de l'édition d'*Albertine disparue*. La résurrection du souvenir des Buttes-Chaumont déclenchée chez le narrateur par les rapports d'Aimé sur la doucheuse et la blanchisseuse y est généralisée, avec des métaphores anodines, dans une réflexion sur la mémoire et sur l'habitude<sup>2</sup>. Le brouillon cité a l'avantage de nous montrer matériellement l'analogie, invisible dans l'édition, entre le narrateur et les antidreyfusards, entre Albertine et le capitaine Dreyfus, entre Gomorrhe et l'Affaire.

1. *Cahiers 1 à 75 de la Bibliothèque nationale de France. Cahier 54, Bibliothèque nationale de France, Nouvelles acquisitions françaises 16694*, éd. Francine Goujon, Nathalie Mauriac Dyer et Chizu Nakano, Turnhout, Brepols/ Bibliothèque nationale de France, 2008, 2 vol. [= *Cahier 54*], f° 98 r° ; nous soulignons.

2. Voir *RTP*, IV, *AD*, p. 123-125.

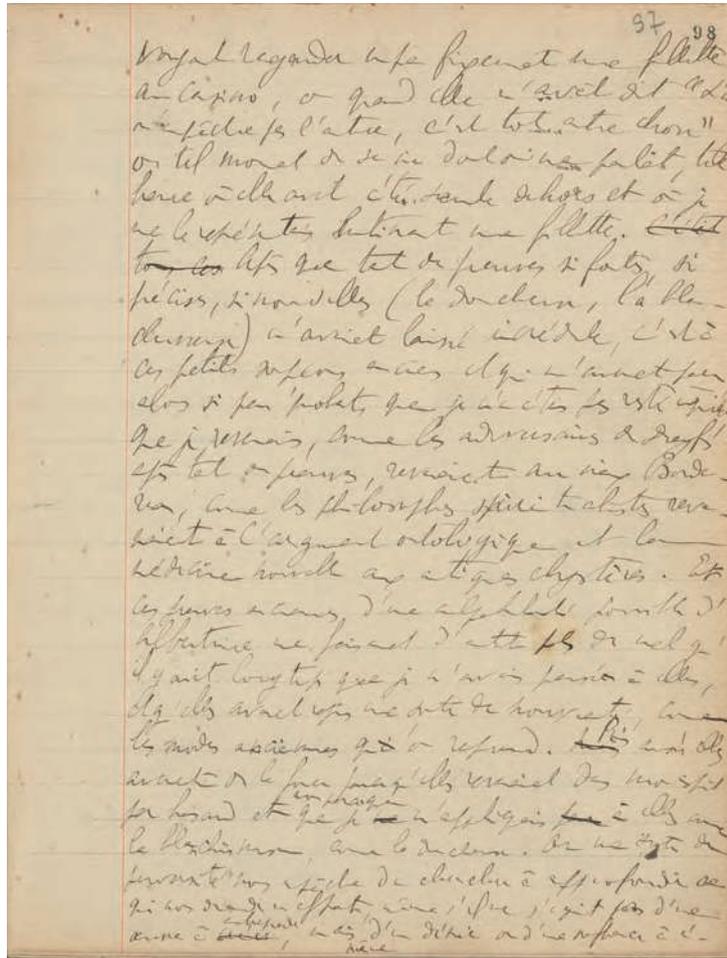


Fig. 1 : Cahier 54, f° 98 r°  
(BnF, NAF 16694)

Pour interpréter précisément cette référence aux antidreyfusards, il faut d'abord constater la situation de l'antidreyfusisme au temps de la constitution du Cahier 54. Le passage cité fut écrit entre le 30 mai et la mi-octobre 1914. La période coïncide avec le moment d'une grande transformation de la mémoire de l'Affaire chez les antidreyfusards. Depuis sa fondation en mars 1908, le quotidien *L'Action française* dénonçait sans cesse l'arrêt « frauduleux » de la Cour de cassation qui avait innocenté le capitaine Dreyfus en 1906. Pour en rester à l'année 1914, l'assassinat de Gaston Calmette, suivi du grand procès d'Henriette Caillaux tenu devant la Cour d'assises de la Seine en juillet, donnait aux rédacteurs de ce journal antisémite l'occasion de revenir sur l'affaire Dreyfus considérée comme un complot juif. Dans le numéro du 25 juillet 1914, Maurras écrivait : « Aujourd'hui [...] le Tout Dreyfus défile au Palais de Justice, comme pour démontrer que l'Affaire Dreyfus est la clef de toute notre histoire, parlementaire et militaire, judiciaire et politique, morale même<sup>3</sup>. »

La déclaration de guerre en août change cette situation. La constitution de l'Union sacrée réalisant une sorte

d'amnésie, l'affaire Dreyfus est frappée de tabou, comme le montre l'affirmation de Maurras dans *L'Action française* du 4 août 1914 : « C'est une erreur matérielle pure qui a fait insérer hier notre rubrique habituelle du calendrier de l'Affaire Dreyfus. Le souvenir n'en est pas plus possible devant l'ennemi, à la veille des luttes où chacun peut se racheter<sup>4</sup>. » À partir de cette date, l'Affaire disparaît de *L'Action française*, abstraction faite de quelques exemples négligeables. Cette « convention tacite<sup>5</sup> » relative à l'ancienne guerre civile s'observe de façon symptomatique dans un article que Maurras publia un an plus tard : « Nos profonds soucis présents nous défendent de revenir sur cette histoire et même de la désigner par son nom<sup>6</sup>. »

3. Charles Maurras, « Politiciens ou généraux ? Réponse à M. Clemenceau », *L'Action française*, 25 juillet 1914.

4. *Id.*, « La Vérité », *L'Action française*, 4 août 1914.

5. *Id.*, « La politique », *L'Action française*, 6 février 1915.

6. *Id.*, « La politique », *L'Action française*, 3 novembre 1915.

Pour revenir au Cahier 54, le fait que l'affaire Dreyfus y est un hapax ne signifie pas le caractère fortuit de l'analogie entre le narrateur devenu enquêteur de la vie d'Albertine et les antidreyfusards, à savoir ceux qui soutiennent la culpabilité de l'officier juif. Une comparaison analogue est déjà présente dans le Cahier 25 de 1909 où Proust écrit à propos des soupçons de Swann portés sur sa maîtresse : « Et comme une hypothèse vraie en physique ou dans l'affaire Dreyfus c'était toujours cela qui était vérifié<sup>7</sup>. » Pour nous limiter à la partie du Cahier 54 rédigée en 1914, l'ombre de l'Affaire est sensible aux folios 94-95<sup>ros</sup> où le narrateur est tenté d'attribuer la discrétion d'une amie intime d'Albertine au « sentiment ~~qui~~ irréfléchi et irrésistible analogue au patriotisme qui lui faisait penser qu'on <doit> mentir dans ces cas là<sup>8</sup> ». L'expression fait immédiatement songer à l'auteur du « faux Henry » transformé par Maurras en un martyr patriote peu après le drame du Mont-Valérien. Une addition aux épreuves Grasset du *Côté de Guermantes I*, postérieure au début de 1915<sup>9</sup>, atteste que Proust mettait effectivement en parallèle la péripétie d'Agostinelli et l'affaire Dreyfus, en particulier les aveux et le suicide du colonel Henry :

Même plus tard, et pour en rester à l'affaire Dreyfus, quand <se produisit> les aveux et le suicide d'Henry un fait aussi éclatant que l'aveu et d'Henry, suivi de son suicide, non seulement ce fait fut aussitôt interprété de façon opposée par des ministres dreyfusards, et par Cavaignac et Cuignet qui avaient eux-mêmes fait la découverte du faux et conduit l'interrogatoire, mais parmi les ministres dreyfusards eux-mêmes, et de même nuance, jugeant non seulement sur les mêmes pièces, mais dans le même esprit, le rôle d'Henry fut expliqué de façon entièrement opposée, les uns voyant en lui un complice d'Esterhazy, les autres assignant au contraire ce rôle à Du Paty de Clam, se ralliant ainsi à une thèse de leur adversaire Cuignet et étant en complète opposition avec leur partisan Reinach. D'ailleurs pourquoi les événements historiques seraient-ils en dehors de la vie, puisque des hommes y sont mêlés ; et dans la vie privée <nous simples particuliers> <dans la vie privée> ne gardons-nous pas une incertitude profonde sur les véritables mobiles des gens que nous avons approché [sic] le plus près ; pouvons-nous affirmer dix ans après que dans notre *séparation* <rupture> avec notre maîtresse *c'est-elle en conclusion* <qui d'elle ou de nous> *qui a eu les torts, que si nous avons agi autre[ment]* cette rupture était préméditée par elle quoi que nous fissions etc. Or pourquoi la vérité <sur la> politique, la vérité historique serait-elle plus concrète ; c'est-à-dire serait-elle en dehors de la vie, puisque les événements politiques et historiques sur les événe-

ments politiques, historiques, serait-elle autre, plus concrète, indiscutable, c'est-à-dire en dehors de la vie, pourquoi le serait-elle puisque à ces événements sont mêlés des hommes c'est-à-dire des créatures qui difficiles à connaître et qui ne se connaissent pas eux-mêmes<sup>10</sup>.

De la même manière que dans le Cahier 54, Proust enchaîne implicitement le drame du colonel Henry (la découverte du crime, l'interrogatoire, les aveux, le suicide dans la prison, la divergence d'interprétations sur cette affaire) à celui d'Albertine-Agostinelli. Dans l'esprit du romancier, les interrogatoires d'Andrée par le narrateur sur la culpabilité ou l'innocence d'Albertine sont parallèles à l'entretien de Bloch avec le diplomate sur la culpabilité ou l'innocence du capitaine Dreyfus.

### La métaphore de l'espionne

Face à Albertine, le narrateur joue en effet systématiquement le rôle de l'état-major et des antisémites dénonçant la trahison juive. La métaphore de l'espionne, récurrente aux versos du Cahier 54, semble confirmer l'hypothèse d'une transposition de l'antidreyfusisme dans l'enquête du narrateur sur Gomorrhe. Voyons d'abord un passage inscrit entre décembre 1913 et 1915 au folio 19<sup>vo</sup> :

[...] c'est peut-être le/a souvenir reviviscence de la douleur que m'avait causée la lettre d'Aimé : « Oui elle était comme ça » qui me fa à cause de la particularité étrange, mystérieuse, de toute douleur nouvelle, me faisait croire que les femmes « comme ça » formaient une race à part, à laquelle en ne me disant qu'elle y appartenait, *Albertine avait vécu chez moi aussi mensongèrement que si elle avait été espionne allemande. Bien plus, car le mensonge tenait bien plus aux racines de l'être et à ce qui pouvait le plus me faire souffrir*<sup>11</sup> (voir fig. 2 a-b).

7. Cahier 25, f° 44<sup>vo</sup> (printemps ou été 1909) : *JF*, II, « Esquisse XLV », p. 929.

8. Cahier 54, f° 95<sup>ro</sup>.

9. Datation proposée par Laurence Teyssandier, « La genèse de Charlus dans les cahiers de Marcel Proust », thèse de doctorat, Université Paris IV, 2009, 2 vol., t. I, p. 316.

10. NAF 16760, *Le Côté de Guermantes I*, épreuves Grasset corrigées, placard 24, paperole ; nous soulignons. Cf. *RTP*, II, *CG I*, p. 539 et variante a.

11. Cahier 54, f° 19<sup>vo</sup> ; nous soulignons. Cf. la version du Cahier 56, fos 17-18<sup>ros</sup> (1915), déjà proche du texte de *RTP*, IV, *AD*, p. 107-108.



Il convient tout d'abord de remarquer que dans l'œuvre de Proust, le thème de l'espionnage apparaît pour la première fois en 1898, en pleine affaire Dreyfus. Dans un fragment de *Jean Santeuil* consacré au colonel Picquart qui dépose au procès Zola, on lit : « Un poète accusé d'espionnage parce qu'il avait regardé pendant deux heures une caserne changer de couleur au soleil couchant ne peut exciter les haussements d'épaules des juges quand il explique les raisons de son action<sup>12</sup>. » Un autre texte rédigé probablement vers la même période comporte déjà une analogie entre l'espionnage militaire et l'espionnage amoureux :

L'espion s'arrête devant une Caserne pour relever des plans <est debout immobile pour relever des plans>, un homme <débauché> à l'endroit d'où les plusieurs <une> femme va sortir, un pour guetter une femme, mais, l des hommes influ bien posés s'arrêtent pour voir les progrès d'une nouvelle construction ou d'une démolition importante. Mais le poète reste arrêté devant toute chose qui ne mérite pas l'attention de l'homme bien posé de sorte qu'on se demande si c'est un amoureux ou un espion, et depuis longtemps qu'il <semble> regarde<r> cet arbre ce qu'il regarde en effet réalité<sup>13</sup> (voir fig. 3).

La comparaison d'un débauché suivant des femmes fait penser au portrait de Dalozzi dressé dans un fragment de *Jean Santeuil*<sup>14</sup>. On notera que ce nom est employé pour désigner le capitaine Dreyfus dans un autre fragment du même roman, rédigé en 1899<sup>15</sup>, et que le rapport du commandant Du Paty de Clam en 1894 décrivait « la vie double » et désordonnée de l'inculpé en débusquant de nombreuses maîtresses dont l'une était une Autrichienne susceptible d'être espionne<sup>16</sup>. Quant à la métaphore du regard d'un espion au travail, elle réapparaît près de dix ans plus tard au sein de « La Race des Tantes » composée dans le Cahier 6 (1909)<sup>17</sup>, ainsi que dans une description du marquis de Guercy du Cahier 7 (1909)<sup>18</sup>, avant d'être développée, avec l'image des fous, dans une esquisse du Cahier 35 (1911-1912) consacrée à Charlus devant le casino<sup>19</sup>.

Si l'on tient compte de l'affinité ainsi constatée entre la métaphore de l'espion et les thèmes de l'Affaire et de l'inversion sexuelle chez Proust, il ne sera pas difficile de débusquer dans la comparaison – empreinte trop visiblement de la guerre de 1914 – d'un traître pire qu'une « espionne allemande » qu'on trouve dans le Cahier 54 un souvenir du

discours antisémite du temps de la tempête dreyfusienne. En soulignant l'étrangeté radicale des juifs par rapport à la France, Barrès écrivait dans un ouvrage de 1902, bien connu de notre romancier : « Dreyfus n'appartient pas à notre nation et dès lors comment la trahirait-il ? Les juifs sont de la patrie où ils trouvent leur plus grand intérêt. Et par là on peut dire qu'un juif n'est jamais un traître<sup>20</sup>. » Or, ce raisonnement antijuif fut incorporé un an après l'Armistice dans les épreuves Gallimard du *Côté de Guermantes I* sous la forme d'une tirade de Charlus : après avoir déclaré que Dreyfus ne pouvait pas être un traître puisqu'il n'appartenait pas à la France, le personnage affirme au narrateur : « Votre Dreyfus pourrait plutôt être condamné pour infraction aux lois de réciprocité règles sur <de> l'hospitalité<sup>21</sup>. » Votre Dreyfus, et non votre Albertine : on aura noté une ressemblance frappante entre ce passage et la citation du folio 19<sup>vo</sup> du Cahier 54.

D'ailleurs, cet exemple-ci n'est pas un cas isolé : aux pages versos du même Cahier rédigées entre décembre 1913 et 1915, Albertine morte est comparée, toujours pour mettre en relief son altérité inassimilable, tantôt à une « compatriote d'autres femmes qui sont étrangères [au narrateur] [...] égarée cinq\*/six mois sous [son] toit comme une espionne qui s'est faite pour un temps cordonnrière<sup>22</sup> », tantôt à une femme vivant « sous un faux nom, usurpant une nationalité et un état civil qui n'étaient pas le sien<sup>23</sup> ».

12. NAF 16615, f° 331 r° (1898) : *JS*, p. 641. Une comparaison semblable apparaît dans *RTP*, I, *JF*, p. 550 et III, *SG I*, p. 12.

13. NAF 16636, f° 53 r° (postérieur à mars 1898) : *EA*, p. 417.

14. Voir *JS*, p. 844-848.

15. Voir *ibid.*, p. 619.

16. Voir Joseph Reinach, *Histoire de l'affaire Dreyfus* [1901-1911], Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 2006, 2 vol., t. I, p. 94, 116, 162-163.

17. Voir *RTP*, III, *SG I*, « Esquisse I », p. 932 : Cahier 6, f° 40 r° : « [...] et les uns comme les autres <on les voit> avec l'audace et l'œil curieux et l'attitude indifférente des espions rôder autour des casernes. »

18. Voir *ibid.*, t. II, *JF*, « Esquisse XLIII », p. 922 : Cahier 7, f° 31 r°.

19. Voir Cahier 35, f° 21 v°, transcrit par Laurence Teyssandier, thèse citée, t. II, p. 109. Cf. la version définitive dans *RTP*, II, *JF*, p. 110-113.

20. Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, Paris, F. Juven, 1902, p. 149.

21. NAF 16762, *Le Côté de Guermantes I*, épreuves Gallimard corrigées, placard 23, paperole (décembre 1919-avril 1920). Cf. *RTP*, II, *CG I*, p. 584.

22. *Cahier 54*, f° 5 v°.

23. *Ibid.*, f° 95 v°.

~~1~~  
 1<sup>er</sup> est relatif pour relever de l'âge  
 à espérer 2<sup>ème</sup> ~~est devant une course pour relever de l'âge~~  
 un ~~homme~~ <sup>dit</sup> ~~est devant une course pour relever de l'âge~~  
~~pour quitter une femme, et de l'homme est le poss~~  
 arrêtant pour voir le projet d'une nouvelle constitution ou  
 d'une révolution importante. Mais le poète reste arrêté devant  
 toute chose qui ne mérite pas l'attention de l'homme le plus de son  
 âge et se demande si c'est un amour ou un stérile, et selon les temps  
 si il regarde cet arbre ou si il regarde un ~~effet~~ <sup>saule</sup> réel.  
 Il reste devant cet arbre et tâche de former sa veille sans lui être  
 échappé et de remarquer encore à ce qu'il a tout : l'homme n'est grand  
 n'est rien et le jardin public, et lui ne se passionne cet arbre et l'effort  
 devant lui ~~à l'égard de~~ <sup>de</sup> se fait garder une voie comme après un signal  
 d'incorruptible <sup>bulletin</sup> de sa vie à la pointe de sa ramure  
 tant il porte en fleurs blanches. Il reste devant cet arbre mais ce  
 qu'il cherche est son point au delà de l'âge de l'arbre, car il ne  
 peut plus à ce qu'il a senti, mais tout d'un coup il le ressent et ne peut  
 mais ne fait l'approfondir elle plus loin. ~~face est un~~  
~~et l'arbre qu'il sent. Le paysage~~ <sup>Il semble naturel qu'un voyage</sup>  
 d'un monde d'arbre reste à admiration devant les ~~si~~ <sup>si</sup> ~~si~~ <sup>si</sup> ~~si~~ <sup>si</sup>  
 de sa vie qui ~~est~~ <sup>est</sup> l'arbre et de l'âge personnel actualisé en l'arbre

Fig. 3 : « Proust 45 », f° 53 r°  
 (BnF, NAF 16636)

## La loi Delbrück et *L'Avant-Guerre*

Étudions maintenant ces métaphores de l'espionne du Cahier 54 dans le contexte du post-antidreyfusisme au temps de la Grande Guerre. Il faut constater que la situation de l'espionnage au moment de la rédaction du Cahier 54 n'était pas identique à celle du temps de l'affaire Dreyfus. L'article 76 du Code pénal français de 1913 explicitait la peine de mort<sup>24</sup>. Préparés techniquement et localement dès le début de 1913, les camps de concentration furent ouverts au début d'août 1914 ; les suspects d'espionnage faisaient l'objet d'une mesure d'internement en application de la loi du 9 août 1849 sur l'état de siège<sup>25</sup>. L'atmosphère extrêmement tendue de cette période est rapportée par Aladar Kuncz, professeur hongrois qui fut interné pendant cinq ans dans un camp de concentration breton :

Paris était en proie à la haine de l'étranger, à l'« espionnite » ; c'est le même esprit qui, dès le premier jour, aboutit au meurtre infâme de Jaurès [...]. Il n'était pas prudent pour les étrangers de se montrer dans la rue. Non seulement les représentants officiels de la police demandaient couramment à voir les papiers, mais des particuliers, s'improvisant détectives, arrêtaient à tout moment des passants, particulièrement des hommes blonds. Car, blond signifiait Allemand, et Allemand était synonyme d'espion. Toutefois, il faut avouer que cela n'avait rien d'étonnant si les gens avaient peur même de leur ombre, car, dans les premières semaines, l'Allemagne menaçait de très près Paris, et les journaux entretenaient et excitaient même l'agitation. Si bien que, sous l'influence de la presse, le Français moyen, crédule, en était arrivé à se former, du « Boche » puant, à « tête carrée », une sorte d'épouvantail mythique, inspiré par la plus sectaire fantaisie<sup>26</sup>.

Comme en témoigne le « triste souvenir<sup>27</sup> » d'une dénonciation calomnieuse évoqué dans une lettre d'avril 1920, Proust était lui-même plongé dans cette atmosphère d'espionnite (voir fig. 4) lors de la rédaction du Cahier 54.

Pour revenir au double écho de la guerre de 1914 et du discours antisémite que nous avons décelé dans une série de métaphores de l'espionne, il reflète manifestement le post-antidreyfusisme de *L'Action française*. Malgré la disparition des références dreyfusiennes après le 4 août 1914, le thème de la trahison juive survivait sous d'autres formes dans ce milieu antisémite<sup>28</sup>. À la suite de la crise d'Agadir, Léon Daudet avait ouvert, dans le numéro du 17 septembre 1911, une investigation sur les activités des espions allemands et



Fig. 4 : *L'Action française*, dimanche 12 juillet 1914, p. 1 (BnF, <gallica.bnf.fr>)

24. Voir Chantal Antier, Marianne Walle, Olivier Lahaie, *Les Espionnes dans la Grande Guerre*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2008, p. 43.

25. Voir Jean-Claude Farcy, *Les Camps de concentration français de la Première Guerre mondiale (1914-1920)*, Paris, Anthropos-Economica, 1995, p. 68-69, 81, 100-101.

26. Aladar Kuncz, *Le Monastère noir*, adapté du hongrois par L. Gara et M. Piermont, préface de Jacques de Lacretelle, Paris, Gallimard, 1937, p. 18-19.

27. *Corr.*, t. XIX, p. 240 : lettre à Lionel Hauser, [le lundi 26 avril 1920]. Sur cet incident, voir *ibid.*, t. XVIII, p. 326, n. 5.

28. Sur l'antisémitisme en France pendant la guerre, voir Philippe-E. Landau, *Les Juifs de France et la Grande Guerre. Un patriotisme républicain*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 67-77.



Fig. 5 : *L'Action française*, dimanche 17 septembre 1911, p. 1 (BnF, <gallica.bnf.fr>)

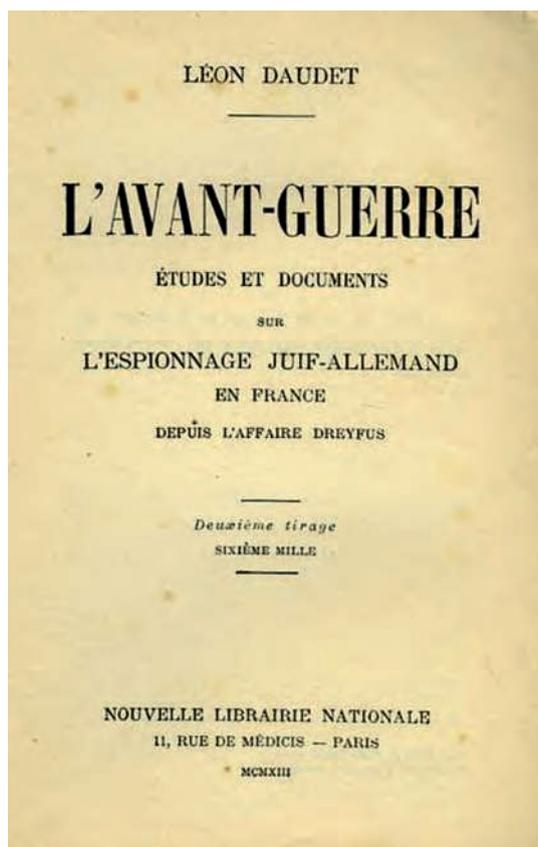


Fig. 6 : Couverture de Léon Daudet, *L'Avant-Guerre. Études et documents sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus*, Nouvelle Librairie nationale, 1913

juifs destinées à faciliter l'invasion ennemie (voir fig. 5). Pendant toute l'année 1912, le journaliste « révélait » à ses lecteurs l'étendue de la mainmise des agents allemands sur les grandes industries de la France. Cette série d'articles fut réunie dans un volume paru au début de mars 1913 sous le titre *L'Avant-Guerre. Études et documents sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus* (voir fig. 6). Selon Eugen Weber, onze mille exemplaires furent vendus à la déclaration de guerre, vingt-cinq mille jusqu'à janvier 1915 ; en 1918, l'ouvrage atteignit le cinquantième tirage<sup>29</sup>.

*L'Avant-Guerre* est conçu comme une mise à jour de *La France juive* dans la perspective de la guerre à venir. Adoptant un style pseudo-scientifique, l'auteur dénonce énergiquement le danger de la naturalisation qui n'est à ses yeux qu'une « fiction légale », tout en soulignant le caractère fondateur de l'affaire Dreyfus dans l'histoire de ce qu'il appelle « l'espionnage juif-allemand en France<sup>30</sup> ». Daudet répète à satiété la nullité de la naturalisation définie comme une fabrication administrative de faux Français, puisqu'il est évident qu'elle « laisse à l'Allemand ses droits allemands, son cœur allemand, son instinct allemand, et au juif étranger sa juiverie, sa propension ethnique à trahir<sup>31</sup> ». Cette accusation paranoïaque des naturalisés est une réaction contre la loi allemande du 22 juillet 1913, dite Delbrück, qui permet aux Allemands d'acquérir la nationalité d'un pays étranger sans perdre leur nationalité allemande<sup>32</sup>.

Durant la guerre, Léon Daudet ne se lassera pas de poursuivre sa lutte contre les naturalisés « à la Delbrück », comme le montre son éditorial de *L'Action française* du 17 janvier 1915 :

29. Voir Eugen Weber, *L'Action française* [1962], traduit par M. Chrestien [1964], Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1985, p. 109.

30. Voir Léon Daudet, *L'Avant-Guerre. Études et documents sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1913, p. 5-6.

31. *Ibid.*, p. 250-251.

32. Le texte de cette loi (2<sup>e</sup> partie, § 25), mise en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1914, est traduit dans Maurice Ruby, *L'Évolution de la nationalité allemande d'après les textes, 1842 à 1953. Étude des problèmes de nationalité en Allemagne occidentale au cours des vingt dernières années et recueil des 140 principaux textes sur la nationalité allemande promulgués de 1842 à 1953 (en allemand et en français)*, Baden-Baden, Wervereis GMBH, 1954, p. 501.

Tout en nous accablant de ses démonstrations d'amitié, ce naturalisé français cligne de l'œil du côté du gouvernement allemand et murmure : « Ces démonstrations n'ont aucune importance. D'après la loi Delbrück, je continue à me considérer comme Allemand. J'embrasse en public ces stupides Français qui m'accueillent si facilement dans leur cité, mais c'est afin de mieux les étouffer. Je vous rendrai bien plus de services, à vous mes compatriotes allemands, comme naturalisé français, que je ne vous en rendais avant ma naturalisation<sup>33</sup>. »

La campagne de Léon Daudet aboutit finalement à l'adoption de la loi du 7 avril 1915 sur la dénaturalisation des Allemands et Autrichiens devenus Français<sup>34</sup>. Parmi cent vingt-trois personnes qui perdirent à cette occasion la nationalité française, un tiers fut interné dans des camps de concentration<sup>35</sup>.

Pour revenir à Proust, il faut noter que Léon Daudet lui avait promis, peu après le 14 novembre 1913, de lui envoyer *L'Avant-Guerre*<sup>36</sup>. Une lettre adressée un an plus tard à Lucien Daudet comporte les phrases suivantes : « La guerre a hélas vérifié, consacré et immortalisé *l'Avant-Guerre*. Depuis Balzac, on n'avait jamais vu un homme d'imagination découvrir avec cette force une loi sociale<sup>37</sup>. » Le fait que l'écrivain lut attentivement cet ouvrage est attesté tant par sa correspondance que par plusieurs passages du *Temps retrouvé* et de ses manuscrits, en particulier le Cahier 73 de 1915 qui porte une mention des « [révélations] de Léon Daudet sur l'espionnage allemand<sup>38</sup> ». Nous sommes donc en droit de reconnaître un écho indéniable de ce pamphlet antisémite dans les métaphores de l'espionne ou de l'usurpatrice d'une nationalité présentes dans le Cahier 54. L'idée même de l'« enquête » sur Albertine, qui n'est pas sans faire penser à l'instruction de l'état-major sur les « mobiles » du « crime » du capitaine Dreyfus en 1894<sup>39</sup>, pourrait ne pas être étrangère à cette prétendue « enquête » de Léon Daudet.

Pour interpréter cette assimilation singulière de la perspective antisémite dans l'écriture proustienne de Gomorrhe, il faudra confronter minutieusement la genèse du cycle d'Albertine à l'évolution du post-antidreyfusisme dans la France de la Grande Guerre. Cela étant précisé, nous nous contenterons, pour terminer notre relecture du Cahier 54, d'attirer l'attention sur deux textes antérieurs à

*Du côté de chez Swann*, puisque la transposition critique du discours antidreyfusard commence à apparaître dès 1899 dans l'œuvre de Proust. Dans « Ruskin à Notre Dame d'Amiens », article d'avril 1900 dédié à Léon Daudet, l'écrivain se dresse en effet contre le discours nationaliste

33. Léon Daudet, « La question des naturalisations », *L'Action française*, 17 janvier 1915. Voir aussi ses éditoriaux des 29 octobre, 14 novembre, 24 décembre 1914, 18 janvier, 10 et 22 mai, 16 juillet et 9 août 1915, ainsi que Jacques Bainville, *La Guerre démocratique. Journal 1914-1915*, Paris, Bartillat, 2000, p. 166 : journal du 15 novembre 1915.

34. Voir Jean-Yves Le Naour, *L'Affaire Malvy. Le Dreyfus de la Grande Guerre*, Paris, Hachette Littératures, 2007, p. 119-120 ; Gérard Noiriel, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle). Discours publics, humiliations privées* [2007], Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2010, p. 300-301.

35. Voir Jean-Claude Farcy, *op. cit.*, p. 38-40 ; Patrick Weil, *Qu'est-ce qu'un Français ? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution* [2002], Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2005, p. 104, n. 45. Sur la loi de dénaturalisation, voir également Giorgio Agamben, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue* [1995], traduit par M. Raiola, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 143, 188-189, où l'auteur fait remarquer les apparitions quasi simultanées des camps de concentration et des lois sur la dénaturalisation en Europe lors de la Première Guerre mondiale.

36. Voir *Corr.*, t. XII, p. 313.

37. *Ibid.*, t. XIII, p. 334 : lettre à Lucien Daudet, [le lundi soir 16 novembre 1914, ou peu après].

38. Cahier 73, f° 50 v° : *RTP*, III, *Pr.*, « Esquisse XIV », p. 1151.

39. Certains traits moraux d'Aimé (qui déclare d'ailleurs sa conviction sur la culpabilité du capitaine Dreyfus dans *ibid.*, II, *JF*, p. 164) font penser à l'agent secret Guénée, à propos de qui Reinach écrit : « [Du Paty] avait cherché fiévreusement une preuve de son hypothèse dans les papiers de Dreyfus ; ses fouilles avaient été infructueuses. On pouvait supposer toutefois que Dreyfus, libertin ou joueur, ne tenait pas la comptabilité de ses vices. Dès lors, une enquête s'imposait. [...] C'était le type du bas policier, colporteur de commérages [...]. Il avait eu, au début, pour mission spéciale de se renseigner, chez les filles, sur les officiers, étrangers ou français, qu'elles recevaient. Il hantait "les grands bars, les grands hôtels, les villes d'eaux" [...] » (Joseph Reinach, *op. cit.*, t. I, p. 84) ; « Henry avait fait demander à Guénée un rapport sur les femmes "qu'avait dû fréquenter Dreyfus" ; Guénée ne fut pas embarrassé. Il apprit, "d'après les déclarations d'autres femmes qu'il ne peut nommer", les rencontres de Dreyfus, chez la femme "d'un juif anglais", avec un officier allemand [...]. L'accusé "avait eu des relations intimes avec plusieurs femmes du demi-monde" » (*ibid.*, p. 149-150). Selon Pierre Gervais, Romain Huret et Pauline Peretz, « Une relecture du "dossier secret" : homosexualité et antisémitisme dans l'affaire Dreyfus », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 55-1, janvier-mars 2008, p. 134-137, 150-160, les rapports de Guénée de 1894 furent truqués après 1896 pour taxer le capitaine Dreyfus d'homosexualité.

et antidreyfusard de Barrès, en comparant ironiquement la Joconde de Vinci à une « naturalisée française » et à une « admirable “sans-patrie”<sup>40</sup> ».

Quant à Léon Daudet, « “L’affaire Lemoine” par Michelet », double pastiche de Drumont-Michelet publié en février 1908, parodie discrètement un article de lui consacré au procès Harden-Moltke, où l’analogie antisémite traditionnelle entre juifs et invertis est reprise pour transformer le scandale d’homosexualité en un complot juif<sup>41</sup>. Les thèmes de l’espionnage allemand et de la trahison juive ainsi que le rapprochement thématique entre juifs et homosexuels sont tous présents dans ce court texte qui n’est autre chose qu’une transposition de l’affaire Dreyfus revue par les antisémites français entre 1907 et 1908. Ces deux articles d’avant *Swann* montrent que l’écrivain avait besoin du discours des ennemis pour forger son esthétique inspirée de sa propre identité juive.

\*

Les empreintes de l’affaire Dreyfus et de l’antisémitisme en voie de transformation que nous avons identifiées dans le Cahier 54 semblent permettre d’élargir le champ d’interprétation possible du texte de l’édition d’*Albertine disparue*. Si l’on étudie ces allusions politiques à la lumière

d’autres manuscrits thématiquement éloignés du cycle d’*Albertine*, comme les placards du *Côté de Guermantes I* et les brouillons du *Temps retrouvé*, on pourrait relire le roman d’*Albertine* comme une historiographie profonde de l’affaire Dreyfus et de la Grande Guerre, autrement dit comme le double négatif de la matinée chez Mme de Villeparisis et du dernier volet de la *Recherche*. D’autre part, si l’on ne néglige pas de dépouiller systématiquement la *Correspondance* et le dossier d’avant *Swann*, des écrits de jeunesse au *Contre Sainte-Beuve*, la publication intégrale des Cahiers de brouillon permettra d’éclaircir de façon globale la longue évolution de thèmes constitués et largement développés bien avant la *Recherche*, comme l’affaire Dreyfus et la métaphore de l’espion.

40. *PM*, p. 85-86. Rien de surprenant à ce que Maurice Barrès, dans « Notre race toujours a su reverdir », *L’Écho de Paris*, 28 janvier 1915, souligne pour sa part la continuité entre son antidreyfusisme du siècle précédent et la politique de dénaturalisation qu’il soutient en ce début de 1915.

41. Voir Léon Daudet, « Le Complot juif en Allemagne », *La Libre Parole*, 24 novembre 1907. Pour le détail, voir notre thèse de doctorat, « L’affaire Dreyfus dans l’œuvre de Proust », Université Paris IV, 2012, chap. V. Ajoutons que cette analogie est reprise dans le contexte de la guerre par Léon Daudet, « L’aplomb des Barbares », *L’Action française*, 12 septembre 1914 et *id.*, « Une armée de sadiques », *L’Action française*, 10 janvier 1915.

**YUJI MURAKAMI** a soutenu une thèse de doctorat sur « L'affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust » à l'Université Paris IV (prix Hertz 2012). Auteur de nombreux articles sur Proust, il collabore à l'édition du Cahier 44 dans la collection des *Cahiers 1 à 75 de la Bibliothèque nationale de France*. Il est actuellement maître de conférences associé au Collège de France, rattaché à la chaire d'Antoine Compagnon : « Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie ».

murakami\_yuji@hotmail.com

## Résumés

### Gomorrhe 1913-1915 : survivance de l'affaire Dreyfus dans le Cahier 54

On sait que Proust était passionnément dreyfusard et qu'il a largement incorporé, entre 1897 et 1899, l'Affaire en cours dans son roman inachevé *Jean Santeuil*. L'écrivain n'avait pourtant pas trouvé un point de vue cohérent pour affronter le sujet de l'antisémitisme. Il n'en est pas de même dans la *Recherche*, où la voix des antirévisionnistes est représentée à travers divers personnages fictifs. Or, à côté d'une telle écriture explicite et polyphonique, Proust semble avoir inventé une autre manière d'aborder le discours antisémite et sa propre identité juive. Métaphorique et allégorique, cette autre écriture de l'affaire Dreyfus, qui commence à émerger vers 1899, culmine avec la description de Gomorrhe dans le cycle d'Albertine. À travers une relecture du Cahier 54, édité en 2008, on propose de mettre en évidence cet aspect méconnu de l'écriture historiographique proustienne, à savoir la transposition critique du discours antidreyfusard et antisémite vers le début de la Grande Guerre.

It is well known that Proust was an ardent Dreyfus supporter and that, between 1897 and 1899, he largely incorporated the ongoing Affair in his unfinished novel *Jean Santeuil*. However, he had not yet found a coherent point of view on the question of antisemitism. In *À la recherche* however, the anti-Dreyfus party is explicitly voiced through several fictional characters. It seems though that, as early as 1899, Proust found yet another way to tackle the anti-Semite discourse and his Jewish identity, that is, through metaphor and allegory. This yet unknown type of Proust's historiographic style culminates with the description of Gomorrah in the Albertine cycle. The article describes it through a re-reading of *Cahier 54* (Brepols, 2008), so as to enlighten the re-positioning of antisemitic and anti-Dreyfus discourses at the beginning of the Great War.

Es ist bekannt, dass Proust ein leidenschaftlicher Anhänger von Dreyfus war und dass er zwischen 1897 und 1899 die laufende Affäre weitgehend in seinen unvollendeten Roman *Jean Santeuil* integriert hat. Zu jenem Zeitpunkt hatte er allerdings noch keine kohärente Einstellung bezüglich der Frage des Antisemitismus gefunden. In *Auf der Suche nach der verlorenen Zeit* hingegen kommt die antirevisionistische Partei durch diverse fiktive Charakteren zu Wort. Neben dieser expliziten und polyphonen Schreibweise scheint Proust jedoch noch eine andere Form gefunden zu haben, den antisemitischen Diskurs und seine eigene jüdische Identität anzugehen. Diese andere, metaphorische und allegorische Schreibweise über die Affäre Dreyfus, die sich ab 1899 abzuzeichnen beginnt, erreicht ihren Höhepunkt mit der Beschreibung von Gomorrhe im Zyklus von Albertine. Durch eine erneute Lektüre des 2008 veröffentlichten Hefts 54 hat der vorliegende Beitrag zum Ziel, diesen noch unbeachteten Aspekt von Prousts historiographischem Schreiben, nämlich die kritische Verlagerung des antisemitischen und anti-Dreyfus Diskurses zu Beginn des Großen Krieges darzustellen.

Es sabido que Proust era apasionadamente dreyfusard y que incorporó profusamente, entre 1897 y 1899, el proceso en curso, en su novela inconclusa *Jean Santeuil*. Sin embargo, el escritor no había encontrado un punto de vista coherente para afrontar el tema del antisemitismo. No ocurre lo mismo con *En busca del tiempo perdido*, en donde la voz de los antirrevisionistas aparece representada a través de diversos personajes ficticios. Ahora bien, paralelamente a esa escritura explícita y polifónica, Proust parece haber inventado otra manera de abordar el discurso antisemita y su propia identidad judía. Metafórica y alegórica, esta otra escritura del proceso Dreyfus, que comienza a emerger hacia 1899, culmina con la descripción de Gomorra en el ciclo Albertine. A través de una relectura del Cuaderno 54, editado en 2008, se trata de poner en evidencia este aspecto desconocido de la escritura historiográfica proustiana, a saber: la transposición crítica del discurso antidreyfusard y antisemita en los comienzos de la Gran Guerra.

È noto che Proust fu un fervente dreyfusard e che assorbì, fra il 1897 e il 1899, lo svolgimento dell'Affaire nel suo romanzo incompiuto *Jean Santeuil*. Tuttavia, lo scrittore non aveva ancora trovato un punto di vista coerente per trattare il tema dell'antisemitismo. Non così nella *Recherche*, in cui la voce della corrente anti-dreyfusarda viene rappresentata attraverso svariati personaggi immaginari. Ma, accanto a tale scrittura esplicita e polifonica, Proust sembra aver inventato un altro approccio al discorso antisemita e alla propria identità ebraica. Metaforica e allegorica, questa seconda rilettura dell'Affaire, che debutta intorno al 1899, culmina con la descrizione di Gomorrhe nel ciclo di Albertine. Attraverso un'analisi del Quaderno 54, pubblicato nel 2008, il saggio mette in evidenza questo aspetto poco conosciuto della scrittura storiografica di Proust, ovvero la trasposizione critica del discorso anti-dreyfusardo e antisemita prima dello scoppio della Grande Guerra.

Sabe-se que Proust era apaixonadamente "dreyfusard" e que incorporou, entre 1897 e 1899, o "affaire" no seu romance inacabado *Jean Santeuil*. O escritor ainda não tinha encontrado um ponto de vista coerente para abordar o tema do anti-semitismo. Não é esse o caso na *Recherche*, onde a voz dos anti-revisionistas está representada por diversas personagens fictícias. No entanto, ao lado dessa escrita explícita e polifônica, Proust parece ter inventado uma outra maneira de abordar o discurso anti-semita e sua própria identidade judaica. Metafórica e alegórica, essa outra escrita do caso Dreyfus, que começa a emergir por 1899, culmina com a descrição de Gomorra no ciclo de Albertine. Através da releitura do caderno 54, publicado em 2008, destaca-se esse aspecto pouco conhecido da escrita historiográfica proustiana, ou seja, a transposição crítica do discurso anti-dreyfusard e antisemita nos inícios da Grande Guerra.